

Ima-Sumaj.

Imayhinatan yuyaskan
Kay sonhuy watupakuspa!
1225 Rikullayman pis wahaskan
Kay penhaypi hikikuspa.

Salla.

(Kutimun unuta huh puñupi,
huh pukupitaj miqunata,
apamuspa; huh kanhay-
tataj Ima-Sumajman hon.)

Hatariy, kunan hatiway
Kay kanhayta pakaykuspa

BELLA.

Mille étranges pressentiments
oppresnent mon cœur!
Verrai-je enfin celle qui agonise
au milieu de cette honte?

SALLIA.

(Revient avec une aiguière
pleine d'eau, de la nour-
riture sur un plateau, et une
lumière qu'elle donne à Bella.)

Lève-toi, et suis-moi,
En cachant un peu la lumière.

1223-1224. Il est vrai que dans la traduction d'une langue, on est quelquefois dans le cas de rendre une phrase interrogative par une phrase affirmative ou *vice versa*, quand l'interrogation n'est qu'une figure de rhétorique. Ainsi, au vers 478, dans la grande tirade d'Ollantai, la forme interrogative du texte quechua ne pouvait être transportée dans la traduction française sans entraver la suite de la période. Mais, dans le passage qui nous occupe, et que Tschudi a traduit par la forme interrogative, il n'en est pas de même, car l'adoption de cette forme prouve, au contraire, que cet auteur n'a pas saisi le sens. Voici le mot-à-mot :

Imayhinatan yuyaskan,
A toute chose est pensant
Kay sonhuy watupakuspa.
Mon cœur en pressentant.

Le gérondif *watupakuspa* équivaut ici à *plein de pressentiments*. Ce verbe à l'infinif, signifie *pressentir* et non *s'informer de nouveau*, comme l'a traduit Tschudi. Le drame même d'Ollantai nous en offre un exemple au vers 115. *S'informer avec intérêt*, se dit en quechua *waturikuy*, comme on peut le voir au vers 292. La ressemblance de ces deux verbes a été cause que Tschudi a pris l'un pour l'autre. Tous deux dérivent de *watuy*, *deviner*.

1225-1226. Voici un exemple de ce que nous venons de dire dans la note précédente: ce passage en quechua est dans la forme affirmative, et sans altérer en aucune manière le sens, nous avons pris pour le rendre la forme de l'interrogation, qui, dans notre traduction, n'est qu'une figure de rhétorique, puisque Bella sait bien que son anxiété est sur le point de finir. Tschudi, qui n'a aucun égard à la conjugaison des verbes, a très-mal rendu ces deux vers, dont voici le mot-à-mot :

Rikullayman pis wahaskan
Je verrais peut-être qui est pleurant
Kay penhaypi hikikuspa.
Dans cette honte en sanglottant.

Le sujet de la proposition complémentaire est *qui*, le verbe est *pleurant*, intransitif et modifié par les expressions circonstancielles *dans cette honte* et *en sanglottant*.

1227-1228. Dans tous les textes, ces deux vers appartenaient à la scène suivante, mais

SCÈNE XIII.

Jardin intérieur du Palais des Vierges d'Élite, avec la grande porte d'entrée d'un côté; de l'autre côté, le caveau de Stella, dont les spectateurs voient tout l'intérieur, mais qui est séparé du jardin par des roches et des feuillages au milieu desquels on distingue la porte du caveau formée d'une grosse pierre. Stella est étendue par terre comme inanimée au fond du caveau, ceinte d'un serpent.

BELLA, SALLIA, STELLA.

Salla.

(Hahaman asuykuspa punkuta
kihan.)

Kaymi Ñusta masqashayki;
1230 Ñahu sonhuyki taninña?

Ima-Sumaj.

Ay! ñañallay, imatan rikuni?
Ayatahu masqarhani?
Anhatan manharikuni.
Ayatahu pakarkanki?

(Yuyaynin hinkan.)

SALLIA.

(Se dirige vers le caveau et en
ouvre la porte).

Voici la princesse que tu viens
chercher, ton cœur est-il satisfait?

BELLA.

Ah! ma sœur, qu'aperçois-je?
Est-ce une morte que je suis venue
chercher? Je tressaille d'horreur.
Cet endroit ne renferme qu'un ca-
davre.

(Elle s'évanouit.)

il est clair que Sallia, revenant au même endroit où elle avait laissé Bella, lui dit de la suivre en cachant un peu la lumière. Le lieu de l'action étant toujours le même, ces deux vers appartiennent encore à cette scène, et la suivante ne commence qu'au vers 1229, où le contexte indique que les deux femmes sont déjà arrivées à l'endroit où se trouve le caveau de Stella. Voir les notes sur les vers 1687-1694 et 1767.

Salla.

1235 Imataj kayka nohapaj!
Ima-Sumaj, ay! urpillay,
Kutinpuway kunallanpaj;
Hampuy, hampuy, ay! sihlla-
[llay!

(Ima-Sumaj yuyayninman
kutimun.)

Ama, ñaña, manhariyhu:
1240 Manan ayafu; huh wahña
Ñustan kaypi llakipakun.

Ima-Sumaj.

Kawsanrajhu ñay warmiri?

Salla.

Asuykamuy, yanapaway.
Kawsanrajmi; rikuy! baway!
1245 Haywariway kay unuta,
Matrikuytaj ñay punkuta.

(Kusi-hoyllurta yanapaspa
tiyarifuyta munan.)

Sumaj Ñusta, imananmi?
Kayka unu, kayka miquy.
Asllatawan tiyarikuy.
1250 Yaykumuni kunallanmi.

Ima-Sumaj.

Pillan kanki, sumaj urpi?
Pitaj kanki, kay uqupi?

SALLIA.

Quel malheur m'arrive en ce mo-
ment! Ma Bella, ma douce colombe,
Reviens à toi sans retard;
Lève-toi, lève-toi, ma petite fleur!

(Bella revient à elle.)

N'aie pas peur, ma chère sœur:
Ce n'est pas un cadavre, c'est une
malheureuse princesse qui languit
ici.

BELLA.

Est-ce qu'elle vit encore?

SALLIA.

Approche-toi, et aide-moi.
Elle vit encore: vois! regarde!
Verse un peu de cette eau,
Et referme doucement la porte.

(A Stella, en s'efforçant de la sou-
lever pour la mettre sur son séant.)

Belle princesse, voici de l'eau et
quelque chose à manger.
Essaie de t'asseoir,
Je viens d'entrer.

BELLA.

Qui es-tu, douce colombe? Com-
ment es-tu renfermée au fond de
cette caverne?

Salla.

Asllatapas miquriway;
Pajta, talla, pisipaway.

Kusi-hoyllur.

1255 Ima aswantan munaskanı
Hika asqa watamanta
Huh wawata hawamanta
Yaykumuyta rihuskanı!

Ima-Sumaj.

Ay! Ñustallay, sumaj talla,

SALLIA.

Prends un peu de nourriture;
Peut-être sans cela, ma sœur, tu
succomberais.

STELLA.

Combien je suis heureuse de voir
après de si longues années un vi-
sage nouveau dans cette jeune fille
qui t'accompagne!

BELLA.

Ah! ma princesse, charmante

1254. Dans le 2^{me} texte de Tschudi, la variante *kallpa* au lieu de *talla*, qui se trouve dans tous les autres textes, outre qu'elle est inutile, est inadmissible. *Talla*, titre donné à Stella, est au vocatif, et lui avoir substitué le nom commun *kallpa*, *force*, sans y ajouter aucun suffixe, est une absurdité grammaticale, dont le mot-à-mot serait: *Peut-être, force, tu manquerais*, comme si la *force* était personnifiée; ce qui n'a pas de sens dans le passage, puisque c'est à Stella que Sallia adresse la parole. La version que Tschudi fait du vers remanié par lui, *afin que tu n'épuises pas tes forces*, si elle a un sens raisonnable, n'est pas exacte. Pour rendre cette idée, le quechua devrait être: *Ama pisipanaykipaj*: ou, en conservant le mot *pajta*, *peut-être*, du texte, qui n'a pas ici le sens d'*afin que*, que Tschudi lui donne, il faudrait dire: *Pajta kallpayki pisipanman*; mais cette leçon même, correcte quant à la construction grammaticale, présente un pléonasme que rien ne justifie: car le verbe *pisipay* renferme en lui-même, non-seulement l'idée de *perdre les forces*, mais celle de *s'affaiblir jusqu'à la mort* ou de *succomber*. Ajouter à ce verbe le mot *kallpa*, c'est comme si l'on disait en français: *Peut-être te manquerait la force de ta force*, ce qui est la traduction littérale de notre dernier exemple.

1259. *Talla*, leçon correcte de notre texte, a été changé par Tschudi en *palla*, probablement parce que dans son 1^{er} texte, par suite d'une faute de copie ou d'impression, on lisait *halla*. Ayant déjà parlé longuement de *talla*, nous ajouterons seulement ici que *palla*, outre qu'il est inutile, est un contre-sens dans cet endroit. Stella, qui plusieurs fois est nommée *ñusta*, *princesse*, car elle était fille du roi, ne pouvait être appelée *palla*, ce titre étant réservé aux concubines du roi et à toutes les femmes mariées d'un certain âge. Bella, qui ne savait pas encore que Stella était mariée, ne pouvait, surtout dans le même vers, l'appeler *ñusta* et *palla*, deux titres contradictoires, tandis que *talla* était bien employé, puisque la princesse n'étant pas Vierge d'élite professe, pouvait recevoir ce titre qui équivaut à *novice*. Au sujet de *palla*, voir Garcilaso de la Vega, P. I, L. I, cap. 26.

1260 Sumaj pishu kori-kitu	sœur, bel oiseau à la poitrine d'or,
Imapitaj hankamalla	De quel crime es-tu coupable,
Huharkanki kan urpitu?	ma colombe, pour souffrir ainsi?
Imanashan hika qalla,	Par quelle cruauté es-tu dans un
Imanashan hanka, pitu?	tel supplice, ma compagne?
1265 Kay wañuywan pitiskanki,	La mort t'étouffe sous la forme
Kay haraywan wanki-wanki.	de ce serpent.

1260. KITU est une colombe plus petite que la colombe ordinaire, et dont la poitrine jaune d'or miroite au soleil. C'est pour cela qu'elle est appelée généralement **KORI-KITU**, *pigeon doré*. **KORI**, *or*, placé avant un autre substantif, équivaut à l'adjectif *doré*, ce qui a lieu également avec tous les substantifs qui renferment quelque qualité remarquable. Ainsi **RUNTU**, *œuf*, renfermant la qualité de blancheur, suivi d'un autre substantif, signifie simplement *blanc*. Ex. : **runtu uya**, *visage blanc*.

1263-1266. Voici le mot-à-mot :

Imanashan	hika	qalla,
Pourquoi	tant	blessée,
Imanashan	hanka,	pitu,
Pourquoi	toi	compagne,
Kay wañuywan	pitiskanki,	
Dans cette	mort	es-tu agonisante,
Kay haraywan	wanki-wanki?	
Ce	serpent	t'étouffant ?

Qalla, mot commun au Cuzco comme adjectif, est le radical du verbe **qallay**, qui veut dire *couper, mutiler, blesser*. Le verbe **pituy**, *expirer*, et son dérivé **pitiskay**, *être expirant ou agoniser*, sont aussi très-communs. Le verbe **wankiy**, *entourer avec une corde*, forme, au moyen de la reduplication, l'adverbe **wanki-wanki** qui ajoute à l'idée du verbe *entourer*, celle *d'enrouler plusieurs fois la corde en serrant avec force*, et qui s'applique parfaitement à un serpent, ce que nous avons rendu par *étouffer*. Tschudi a traduit ainsi ce passage : « A quoi bon tant de tubercules? — A quoi te sert cette farine? — Avec cette nourriture, tu périras. — Avec cet aliment, tu meurs! » Toute cette version s'éloigne complètement du vrai sens. Le mot **qalla**, modifié par l'adverbe **hika**, ne peut être qu'un adjectif ou un participe et jamais un substantif. La longue explication de Tschudi pour justifier la signification de *tubercules* (knollen) qu'il lui donne, toute scientifique qu'elle paraisse, est inadmissible. Chez les Indiens, on applique le qualificatif **qalla**, *blessé*, aux pommes de terre et à beaucoup d'autres fruits, quand le froid ou la chaleur les a gercés et qu'ils sont tout fendillés. **Pitu**, *compagne*, est au vocatif. Ce mot, qui veut dire aussi *deux ensemble*, est le radical du verbe **pituy**, qui signifie *mêler des choses différentes*, et qu'on applique spécialement à l'action de faire plusieurs espèces de bouillies, mélanges de farine, de lait et d'autres substances. Mais ce mot n'a rien à faire dans cet endroit. Le mot **haraywa**, dans le dernier vers, avec la désinence *n* du nominatif, est le sujet de la proposition. Les variantes de Tschudi, **kanpaj** au lieu de **hanka**, **huywaywan** au lieu de **wañuywan**, et **wañuskanki** au lieu de **wanki-wanki**, ne font qu'obs-

Kusi-hoyllur.

Sumaj wawa, waylluy ruru,
 Ñokaha huh warmin kanı
 Kay puytupi, panti muru.
 1270 Ñokan kosahakurkani
 Huh ñawıy ruruta hina,
 Payrı hokuwarhan piña!
 Manan yaharkanfu Inka
 Paywan watasha kaskayta,

STELLA.

Charmante enfant, semence d'a-
 mour, fleur de mon cœur, je suis
 une pauvre femme enfoncée dans
 cet abîme. Je me suis unie à un
 homme comme la prunelle est unie
 à l'œil, mais l'ingrat m'a abandon-
 née!
 Le roi ignorait que des liens
 indissolubles m'unissent déjà à lui,

curcir complètement le passage quechua, très-clair par lui-même. Pour s'ajuster à la version de Tschudi, le quechua aurait dû être ainsi conçu : **Imapajtaj kay hika qallakunaha?** — **Imaynataj allinyasunki kay pitusha hakuri?** — **Kay miquywan pufukankin.** — **Kay karashaywanha wañunkin.**

1268-1269. L'interprétation que Tschudi donne à ces deux vers : « Quand j'étais une femme en germe, comme la semence du *panti*, » s'éloigne entièrement du vrai sens. Voici le mot-à-mot :

Ñokaha	huh	warmın	kanı
Moi	une	femme	je suis
Kay	puytupi,	panti	muru
Au fond	de ce puits,	de PANTI	chose émaillée.

Puytu, *puits*, avec la désinence *pi*, veut dire *au fond de ce puits*, et, au sens figuré, a tout-à-fait la valeur que nous lui donnons, *enfoncée dans cet abîme*. **Panti** est le nom d'une fleur très-estimée des Indiens; car elle était chez eux un emblème de tendresse. Aussi, au Cuzco, on entend à chaque moment des expressions caressantes telles que **panti ruru**, *semence de panti*; **panti muru**, *émail de Panti*, car **muru** indique toute chose de couleurs variées; **panti llika**, *réseau fait de panti*, et une foule d'autres expressions qu'il est impossible de rendre en français avec toute la force qu'elles ont en quechua. Dans ce passage, **panti muru** est au vocatif, et c'est probablement le défaut de ponctuation qui a égaré les traducteurs. Nous l'avons rendu simplement par *fleur de mon cœur*.

1270. Au lieu de **kosahakurkani**, on lisait dans tous les autres textes, **kasarakurkani**, mot dérivé de l'espagnol *casarse*, et qui ne peut avoir été substitué à l'autre que postérieurement à la conquête espagnole : car ce n'est qu'alors qu'il s'est introduit dans la langue des Indiens en même temps que le mariage catholique. Pour les anciens Péruviens, le mariage n'étant pas l'effet d'un consentement réciproque, puisque la femme était donnée à l'homme par une autorité suprême, ils n'avaient pas dans leur langue de mot qui correspondit au verbe réciproque *se marier*. L'homme, pour dire qu'il se mariait, employait le verbe **warmihakuy**, *se procurer une femme*, et la femme, le verbe **kosahakuy**, *se procurer un mari*. Les verbes **warmiyakuy**, *devenir épouse*, et **kosayakuy**, *devenir mari*, dont Tschudi parle dans ses notes, sont beaucoup moins usités que les autres. Nodal, dans le texte bizarrement refait par lui, introduit le vers « **kollawan kosayarkani** » qui est un contre-sens :

1275 Hinapı pay mañajtinka
 Riñakuspan harkun payta;
 Ñokatarı ripujtinka
 Kamañın kayrı kanayta.
 Asqa watan kayrı kanı
 1280 Rikuy imaynas kawsanı.

Manan rikunıñu pita
 Kay yana watay wasipı;

Manan nohapas samita
 Tarinıñu kay wankipı,

Et quand il lui a demandé mamain,
 le roi l'a chassé avec colère;
 Puis, une fois mon amant parti,
 on m'a fait enfermer ici.

Il y a de cela bien des années,
 et pourtant, comme tu le vois, je
 vis encore.

Je ne vois personne dans ce
 séjour où s'écoulent mes noires
 années.

Je n'ai trouvé dans ce supplice
 aucun soulagement,

car il signifie littéralement : *avec celui de Colla, je suis devenue mari*, ce qui est tout-à-fait déplacé dans la bouche de Stella. Tschudi approuve néanmoins complètement cette leçon, mais prudemment, il s'abstient d'en donner l'explication. Il n'y a pas de doute possible sur les désinences des verbes *kosahakurhani* et *kosayarhani*. Prenons pour exemple le mot *yaya*, père : *yayahakurhani* veut dire *j'ai trouvé* ou *je me suis procuré* un père, et *yayayarkani*, *je suis devenu* père. Le premier est un verbe transitif, tandis que le second est intransitif. Tout ce que Stella pouvait dire, c'est : *hollawan kosahakuspa warmiyarkani*, *mariée avec celui de Colla, je suis devenue épouse*. La traduction que Nodal fait de sa leçon est arbitraire : il ne pouvait pas faire autrement, pour ne pas reproduire l'absurdité introduite dans le texte quechua. La variante de Tschudi *kaskanakurhani* est absolument contraire au génie de la langue : *kaskay*, qui, dans le sens propre, veut dire *coller, enghuer*, avec la désinence de réciprocité *nakuy*, ne donnerait pas l'idée de mariage, mais celle du commerce charnel, en réveillant des idées basses de lubricité, indignes du caractère du drame et inconvenantes dans la bouche de Stella. (Garcilaso. *Com. Real*. P. I, L. IV, cap. 8.)

1275. Dans tous les autres textes, le nom d'Ollantaï se trouve au lieu du pronom *pay*, *il*, ce qui, non-seulement ne cadre pas avec la mesure du vers, mais encore est nuisible au contexte. Car il est évident que Stella n'a pas dû désigner ici par son nom l'homme dont elle parle, puisque Bella ignore le nom de son père jusqu'à la fin de la pièce. Ainsi, à l'avant-dernière scène, quand Bella vient implorer la protection du roi en faveur de sa mère, et que celui-ci dit à Ollantaï de prendre l'affaire en main, Bella, qui est présente, non-seulement est indifférente au nom d'Ollantaï, mais (vers 1673) elle affirme qu'elle ne le connaît pas. Cette circonstance entraine sans doute dans le plan de l'auteur qui voulait ménager pour le dénouement de la pièce une situation dramatique dans la reconnaissance et dans la réunion des principaux personnages.

1284. Ici, le mot *wanki*, pris substantivement, signifie *l'état de ce qui est entouré, serré*, et équivaut à *oppression, prison étroite, supplice*, etc. Tschudi, sans alléguer d'autre motif que sa raison favorite que le mot lui est inconnu, l'a exclus ici, comme dans le vers 1266, en le remplaçant par des variantes aussi inutiles qu'inacceptables.

1285 Suyakunin ñunka mita
 Wañunayta kay sipipi,
 Kullay wasqawan watasha
 Tukuypañtaj y konkasha.
 Kanrı pitaj kankı lulu,
 1290 Hika warma, hika llullu?

Ima-Sumaj.

Ñokapas hantan hatıyki
 Kutikuspa, wahakuspa;
 Hinña kayrı kay wasipı
 Sonkuymı kanta rikuspa
 1295 Qasukun kay bashullaypi.
 Manan mamay, yayay kanñu,
 Manan pipas rejsıwanñu.

Et dix années se sont passées
 pour moi entre la vie et la mort,
 Attachée à cette chaîne de fer
 et oubliée de tout le monde.
 Et toi, si jeune et si compatis-
 sante, qui es-tu, mon amour?

BELLA.

Moi aussi, je t'ai suivie de la
 pensée, pleine d'angoisse et pleu-
 rant; et dans la solitude de cette
 maison, mon cœur aspirant tou-
 jours à te voir, voulait s'échapper
 de ma poitrine. Je n'ai plus ni père
 ni mère, et personne au monde ne
 s'intéresse à moi.

1285. Le mot *mita*, fois, période de temps déterminée, se prend aussi pour année, et la locution *ñunka mita*, dix ans, s'accorde parfaitement avec l'espace de temps que Stella avait passé dans la prison. Tschudi n'a probablement pas compris le sens : car, outre que dans sa traduction, il ne tient pas compte de cette locution, il l'écrit dans le texte quechua, comme si les deux mots n'en formaient qu'un.

1286. Le sens littéral de ce vers avec le précédent est : « Pendant dix années, j'ai attendu le trépas dans cette mort. » *Wañuy* en cet endroit exprime la mort prise abstractivement, et *sipi*, qui signifie aussi mort, est employé ici au figuré pour le supplice enduré par Stella. La circonstance que la langue quechua possède ces deux mots pour exprimer l'idée de mort, donne à cette pensée une forme très-élégante. Notre traduction, sans être littérale, la reproduit fidèlement. Tschudi, ne voulant pas faire entrer deux fois le mot mort dans sa traduction, traduit *sipi* par *obscurité*. Ni Baranca, ni Markham, ne paraissent s'être rendu compte du jeu de mot renfermé dans ce vers.

1289. Dans mon texte, comme dans celui de Markham et dans le 1^{er} de Tschudi, on lit *lulu* au lieu de *ruru*, qui se trouve dans la 2^{me} Éd. de Tschudi. Cependant les deux mots n'en sont qu'un en réalité : au Cuzco, quand on emploie *ruru* comme expression de tendresse, on adoucit les *r* en les remplaçant par des *l*, comme cela arrive quelquefois en français dans le langage enfantin. Tschudi, ignorant cette circonstance, a mis le mot non transformé, qui s'accorde moins bien avec la rime, et qui enlève à l'expression la nuance de tendresse enfantine du texte primitif.

1294-1295. Voici le mot-à-mot :

Sonkuymı	kanta	rikuspa
Mon cœur	toi	aspirant à voir
Qasukun	kay	bashullaypi
Se débat	dans	ma poitrine

Le verbe *rikuy*, voir, signifie aussi *aspirer à voir*, comme il arrive en quechua

Kusi-koyllur.
 Hayka watayujmi kanki?
 Ima-Sumaj.
 Millay watayujha kani
 1300 Kay wasita hejnikuspa
 Hinapajmi yupashani
 Mana kaypi yahakuspa.
 Salla.
 Huh funka hinaha watan,
 Hinatan noha yupani.
 Kusi-koyllur.
 1305 Iman kanpa sutrykifa?
 Ima-Sumaj.
 Ima-Sumaj sutry karhan,
 Hapay sutrytan pantarhan.
 Kusi-koyllur.
 (Ima-Sumajta bashunman
 matispa.)
 Ay, waway, ay, urpillay!
 Kay bashuyman asuykamuy!
 1310 kanmi kanki samillay,
 Nokaj waway; hamuy, hamuy!
 Kusiy kahun millay-millay!
 Kay sutitan furarkayki!
 Ima-Sumaj.
 Ay! mamay, imatan ruranki?
 1315 Amayari sahiwayhu!
 Rejsikuyki llakrypajhu,

STELLA.
 Quel âge as-tu?
 BELLA.
 Je dois compter beaucoup d'an-
 nées, car je déteste cette maison,
 et comme je m'ennuie ici, le temps
 me paraît bien long.
 SALLIA.
 Elle peut avoir à peu près dix ans
 selon mon compte.
 STELLA.
 Et quel est ton nom?
 BELLA.
 L'on m'appelle Bella, mais on
 s'est trompé en me donnant ce nom.
 STELLA.
 (Pressant Bella sur sa
 poitrine.)
 Ah! ma fille, ma colombe!
 Viens sur mon cœur!
 Tu es toute ma félicité;
 Ma fille, viens, viens!
 Que la joie inonde mon âme!
 C'est le nom que je t'ai donné!
 BELLA.
 Ah, ma mère! Comment te
 trouves-tu ici?
 Ne te sépare plus de moi!
 Ne t'ai-je connue que pour être
 plus malheureuse?

avec beaucoup d'autres verbes qui renferment souvent l'idée de désir. Au vers 36, le verbe mitkaskani signifie strictement *je veux, je désire être trébuchant*. Dans ce passage, le présent historique qasukun équivaut à l'imparfait. Qasuy, battre, est le radical de qasukuy, se battre soi-même ou se débattre, comme nous l'avons traduit. La signification de donner un coup avec un instrument perçant (Stich) que Tschudi lui donne, n'est pas exacte.

Usujpajku sahiwanki?
 Pimanñataj kutirisaj,
 Kutinpujari nawiyman?
 1320 Pimanñataj asuykusaj,
 Hampuyari kay makryman?
 Salla.
 Ama kapariyhu, ama!
 Ñokapajtaj llaki kanman.
 Haku, puriy! Paqta uyanman
 1325 Mamakuna sapankama.
 Ima-Sumaj.
 Asllatawan muhuriskay
 Kay awha watay wasita!
 Horhushaykin, bepariskay
 Kay pisi punhaw, hasita!

Me délaisseras-tu dans mon
 abaissement?
 Vers qui me tournerai-je pour
 que tu sois rendue à mes yeux?
 De qui m'approcherai-je pour
 que tu restes dans mes bras?
 SALLIA.
 Ne faites pas de bruit!
 Il pourrait m'arriver malheur.
 Partons vite! Les mères peuvent
 s'apercevoir de notre absence.
 BELLA.
 Souffre encore quelque temps
 Dans cette maison de mes tristes
 années! Et jusqu'à ce que je te
 fasses sortir, prends patience encore
 pour quelques jours!

1318-1321. Voici la traduction interlinéaire de ce quatrain :
 Pimanñataj kutirisaj
 Vers qui me tournerai-je
 Kutinpujari nawiyman?
 Que tu puisses retourner à mes yeux?
 Pimanñataj asuykusaj,
 Vers qui m'approcherai-je,
 Hampuyari kay makryman?
 Que tu puisses revenir dans mes bras?

Les subjonctifs kutinpujari, que tu retournes, et hampuyari, que tu reviennes, ont tout-à-fait la valeur de la forme optative que nous leur donnons ci-dessus. Tschudi a confondu cet optatif avec l'impératif : car il ne se rend pas compte des diverses valeurs que les mêmes mots peuvent avoir selon la fonction qu'ils remplissent dans la proposition. Ainsi, le mot hampuyari, absolument employé, serait effectivement à l'impératif et voudrait dire *viens en tout cas*, car le suffixe *ari*, *oui*, lui donne cette force. Mais ce même mot dans notre texte, comme conséquence de la phrase précédente qui exprime un désir, une espérance, prend immédiatement le sens optatif que nous lui avons donné. Hampuy, dérivé de hamuy, venir, signifie revenir, et se prononce avec l'initiale aspirée. Tschudi l'a traduit par *s'aider* (sich helfen) acception que nous ignorons et qui serait complètement déplacée dans ce passage. Excepté ce verbe, nous pouvons dire que la traduction allemande est presque mot-à-mot, et néanmoins elle ne rend nullement le vrai sens. Ces méprises ne se bornent pas aux désinences, elles portent aussi sur les mots; en voici encore une autre : dans ce passage, *maki* est traduit comme si ce mot n'avait d'autre signification que *main*, tandis qu'il signifie aussi *bras*, comme on peut le voir dans Garcilaso. (P. I, L. II, Cap. 5.)